

# Introduction à l'atopie

## ou

# le grand jeu blanc

« Seul un " jeu " avait la vertu d'explorer très avant le possible. » (Georges Bataille)

« Dans la tempête du blanc, la patrie du blanc diamant. » (Henri Michaux)

### PRÉLUDE

J'ai tenté dans l'essai *Approches du monde blanc*<sup>1</sup> une première exposition du lieu/non-lieu dont il va être question ici, et je me permets d'y référer le lecteur. Quant au sous-titre de la présente étude, je l'emprunte à un article de Bernard Noël<sup>2</sup> à propos des *Limbes incandescents*<sup>3</sup> (qui furent tentative d'exploration plutôt qu'essai d'exposition). Il s'agit de ce que Bataille nomme « expérience intérieure », « expérience du possible », qu'il oppose à la poésie. Je ne l'oppose pour ma part qu'à une certaine poésie (celle qui, selon le mot de Denis Roche, n'existe pas) dont je parlerai, très brièvement, et en passant, un peu plus loin. Il y a tant de choses (poésie comprise) dont il faut se débarrasser afin d'aller de l'avant. Afin d'entrer dans un espace autre — autre que personnaliste, autre qu'humaniste<sup>4</sup>. Parlant de « personne », je voudrais m'excuser à l'avance du caractère apparemment égocentrique et eccehoministe du début de cet essai, mais ce n'est qu'un passage, qui permet de pénétrer dans un territoire qui n'a plus rien d'égoïque.

### 1. LE GRAND JEU

« Les livres façonnent le visible, qui le leur rend bien », écrit Bernard Noël, « et l'un soutenant l'autre, nous finissons par vivre dans un " espace littéraire " dont le bourdonnement répétitif passe pour l'actualité mentale. A ce bourdonnement, broyeur de noir, *Les limbes incandescents* opposent un " blanc " qui en est l'oubli. Je dis " oubli " parce qu'il ne suffit pas de passer d'une chose à son contraire : on est encore dans le semblable, il faut rompre. ... Vers l'oubli, qui est la porte blanche où, par-delà, commence le pays blanc. Le " pays blanc " n'est pas un concept<sup>5</sup>, ce n'est pas non plus une simple image; c'est l'instant où voir et comprendre se perdent l'un et l'autre avec une légèreté joueuse... Kenneth White est proche de Daumal et de Gilbert-Lecomte, les hommes du *Grand Jeu*, parce qu'écrire est pour eux un moyen qui n'a pas pour fin la littérature, même s'il en produit. » (C'est moi qui souligne.)

## 2. RENÉ DAUMAL ET LA « POÉSIE BLANCHE »

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, très rapidement, ce que fut le groupe du *Grand Jeu* :

« Le *Grand Jeu* groupe des hommes dont la seule recherche est une *évidence* absolue, immédiate, implacable, qui a tué pour toujours en eux toute autre préoccupation... *Le Grand Jeu* n'est pas une revue littéraire, artistique, philosophique, ni politique. *Le Grand Jeu* ne cherche que l'essentiel <sup>6</sup>... »

Au moment d'une surenchère artistico-philosophico-politique tel que le nôtre, la *négativité* du *Grand Jeu* a peut-être de quoi attirer et éveiller les esprits en les *désactualisant*. L'« actualité » ne serait-elle que la caricature du champ réel? L'essentiel serait-il ailleurs, radicalement ailleurs?

L'évidence, l'essentiel...

Dire cette évidence, indiquer cet essentiel, était pour Daumal le fait d'une poésie spécifique, celle qu'il appelait la « poésie blanche », par opposition, et cela nous fournit un premier *distinguo*, à la « poésie noire » : « Comme la magie, la poésie est noire ou blanche, selon qu'elle sert le sous-humain ou le surhumain <sup>7</sup>. »

Tout poème, qu'il soit « noir » ou « blanc », naît d'un germe initial : « la chose à dire », la perception centrale qui, toujours potentielle, mais profondément enfouie en nous, ne vibre qu'à de rares instants. Sans cette vibration il n'y a, poétiquement parlant, rien, strictement rien, ce qui permet d'écarter dès le début de la discussion toutes sortes de fabrications cruciverbales qui ne sont qu'absence de poésie et ersatz linguistique plus ou moins distrayant. Il faut dire aussi que la « machine » humaine peut vibrer à plusieurs niveaux. Daumal ne parle que du plus profond — ce qui permet d'écarter cette fois tous les trémolos personnalistes.

Le terrain ainsi préalablement défini, on peut commencer peut-être à parler de poésie : poésie noire, poésie blanche.

Au lieu de se concentrer sur le « germe obscur », de le cerner, de le faire briller, de voir le paysage qu'il *illumine*, le « poète noir » se laisse aller à toute la ribambelle d'images, d'associations de pensée, de jeux verbaux que suscite la mise en branle de son imagination et de son talent :

« La poésie noire est féconde en prestiges comme le rêve et comme l'opium. Le poète noir goûte tous les plaisirs, se pare de tous les ornements, exerce tous les pouvoirs — en imagination. *Le poète blanc préfère aux riches mensonges le réel, même pauvre*. Son œuvre, c'est une lutte incessante contre l'orgueil, l'imagination et la paresse... Sa poésie (du poète noir) lui ouvre de nombreux mondes, certes, mais des mondes sans soleil, éclairés de cent lunes fantastiques, peuplés de fantômes, ornés de mirages, et parfois pavés de bonnes intentions. *La poésie blanche ouvre les portes d'un seul monde, de celui du seul soleil, sans prestiges, réel*. » (C'est moi qui souligne.)

Quand Daumal parlait d'« évidence » et de l'« essentiel », il ne parlait pas spécieusement. Il entendait quelque chose de très précis et de très difficile. Aucune autosatisfaction d'écrivain, et un dégoût de toute poésie littéraire. L'acte (« spirituel », « poétique ») qui seul l'intéressait, dépasse, et de loin, tout ce que l'on nomme communément littérature en tant que construction fondée sur un ego psycho-sociologique plus ou moins cultivé. Il implique la *dissolution* de cet ego, c'est-à-dire son *déconditionnement*.

Qui dit dissolution du moi, qui dit déconditionnement, dit *yoga*.

C'est effectivement en termes de *yoga* que Daumal définit le travail de celui qui se veut poète :

« L'opération poétique », écrit-il, « est un véritable travail du poète, non seulement pour connaître les lois de sa matière et les règles de son métier, mais aussi, travail intérieur, pour se discipliner et s'ordonner lui-même afin de devenir un meilleur instrument des fonctions " supra-naturelles " — en somme une sorte de *yoga* <sup>8</sup>. »

Nous sommes là en terrain « oriental ». Nous y reviendrons. Mais essayons de voir d'abord d'un peu plus près ce qui se passe, à l'avant-garde, dans notre occidental actuel.

### 3. L'ÉPOQUE DU MULTI-DISOURS

« Presque pas un livre de poésie », écrit Michel Deguy <sup>9</sup>, « n'intéresse autant que..., je ne dis pas *Papillon*, il ne s'agit pas de ça, mais Benveniste, Lacan, Eliade, Vernant, Foucault, Evans-Pritchard, ou si vous préférez plus jeunes, Derrida, Detienne, Baudrillard, qui sont plus libérateurs, plus gais, plus pensifs, plus fictionnants, plus explicites, plus informatifs, et du coup font se lever plus de secrets, font meilleure part au(x) secret(s) que la plupart des livres poétiques aujourd'hui. »

Tout à fait d'accord.

Le « multi-discours » est effectivement bien plus passionnant, bien plus *éveillant* que la plus grande part de ce qui se fait et se publie sous le nom de « poésie », et il ne peut s'agir pour nous de nous joindre à ceux qui se lamentent de ce que « la poésie » ne soit pas mieux appréciée. Bien au contraire. Cette « poésie » ne fait qu'encombrer le paysage (en cela, évidemment, elle n'est pas seule) et donner argument à ceux pour qui *toute* poésie est futile. Mais la question du poétique reste, et elle reste primordiale. Je sais pour ma part que si, ayant grand appétit intellectuel et culturel, je consomme ce multi-discours comme pas un, il me laisse sur ma faim ou, pour changer de métaphore, si je suis chez moi dans ce monde du discours, il me laisse bien en deçà de l'horizon du monde qui m'attire fondamentalement. Et cet « horizon du monde », une espèce de crête entre savoir et non-savoir <sup>10</sup>, est affaire de poésie. Vu d'une certaine distance, d'ailleurs, le monde si passionnant du discours psycho-socio-ethno-etc-logique paraît quelque peu grotesque :

« Érudits, savants et professeurs, écrivains, journalistes et publicistes », écrit Kostas Axelos <sup>11</sup>, « s'agitent de plus en plus frénétiquement, désarticulés comme des pantins, pour trouver ou pour inventer les structures logiques et épistémologiques, psychologiques et sociologiques de la pensée. Quand tout cela ne suffit pas à leur insatiable curiosité, ils cherchent à prononcer les métadiscours des langages de la pensée. *Qui se soucie encore d'une pensée qui serait et ne serait pas nouvelle*, qui parcourerait pas à pas les articulations orientales et asiatiques ainsi que les logiques anciennes, médiévales et modernes pour *déboucher sur un effort visant non pas seulement — ou principalement — à élucider ou à formaliser la logique de ceci ou de cela, mais qui tenterait — décontracté — à penser le logos*

du Monde? La question elle-même n'est ni revendiquée ni entendue par tous ceux qui — presque tous — revendiquent les réponses clôturantes, ayant peur des questions. Plongés dans les mécanismes, fonctionnants et/ou détraqués, de toutes les petites logiques intramondaines qui ont, certes, leur prix, ils ne peuvent qu'ignorer — délibérément ou pas — ce qui n'est ni facile pour les pensées unilatérales ni pour les pensées sophistiquées; ils restent donc étrangers à ce qui appelle *une pensée méditante et poétiquement créatrice, à la recherche d'un rythme et d'une structure, d'un style et d'un flux.* » (C'est moi qui souligne.)

Et pour ne parler en particulier que d'un des domaines du multi-discours, celui qui se veut peut-être le plus proche de la poésie, voici Baudrillard<sup>12</sup> :

« Toute la science linguistique peut s'analyser comme résistance à cette opération de dissémination et de résolution littérale. C'est partout la même tentative de réduire le poétique à un vouloir-dire, de le ramener à l'ombre d'un sens, de briser l'utopie du langage pour le ramener à la topique du discours. »

En fait, le multi-discours tourne plus ou moins vertigineusement autour de topiques, comme un immense carrousel culturel, le bruit logorrhéique et le tournoiement discursif couvrant, s'efforçant de couvrir, une peur, une angoisse devant le « vide », le « néant » de ce que Baudrillard appelle l'utopie et que je préfère appeler l'atopie<sup>13</sup>. C'est la grande peur du monde occidental :

« La pensée occidentale ne supporte pas, n'a jamais supporté au fond le vide de la signification, le *non-lieu* et la non-valeur. Il lui faut une topique et une économique<sup>14</sup>. »

#### 4. L'ATOPIE, OU LE « MONDE BLANC »

Il ne s'agit donc aucunement de défendre la « maison de la poésie » (qu'elle s'écroule, c'est à cette condition que la poésie trouvera son véritable espace), il s'agit d'indiquer et d'explorer le « monde blanc » qui surgit *actuellement*, à cette fin (cette fin de la fin qui n'en finit pas) de la grande époque gréco-chrétienne à laquelle, d'une manière plus ou moins consciente, nous assistons. De cette « patrie » gréco-chrétienne le monument grandiose a été dressé par Hegel. Depuis Hegel, que nous le sachions ou non, *nous sommes tous des apatrides*<sup>15</sup> :

« Le monde dans lequel Hegel s'était " fait sa maison ", était pour Marx et Kierkegaard devenu étranger, ils l'avaient dépassé, ils en étaient sortis, devenus " absurdes " ou " transcendants ", qualificatifs que Gœthe attribue à l'esprit montant du siècle. Et Nietzsche, plus encore, avait perdu tout foyer<sup>16</sup>... »

Nous avons à « trouver nos pieds » dans un espace où les concepts habituels (par « habituels » j'entends appartenant, en gros, à la culture gréco-chrétienne) — tels que l'être, le principe de non-contradiction, l'identité personnelle, etc. — *n'ont plus cours, ne jouent décidément plus*. Le vide est dans l'air, du côté des « autorités » il y a comme une inquiétude qui se cache mal sous une ironie défensive, et du côté des « autres » il y a une désaffection radicale qui peut prendre les proportions de ce que l'on pourrait appeler la « folie blanche » :

« Le vide est à la mode. Ou plutôt il revient à la mode. Dans la culture d'abord, par la fascination extrême-orientale. La psychanalyse n'est plus la solution. Plutôt l'ashram. La dépossession nous fait revivre la promesse d'une nouvelle aube religieuse au moment où le christianisme montre des signes d'essoufflement. Les idéologies politiques ont déçu. Il reste l'espoir du Nirvana. La psychanalyse elle-

même n'échappe pas, après avoir cherché à combler les trous du fantasme avec Mélanie Klein, ou les trous du significatif avec Lacan. A son tour elle pose la question du blanc (rêve blanc de B. Lewin, relation blanche des psychomatiens, self blanc de Giovacchini, psychose blanche de Donnet et Green), de la capacité du négatif (Bion), du vide (Winnicott). On s'avise, peut-être un peu tard, de ce qui est *entre* les termes, plus important que les termes eux-mêmes. Remarquable réévaluation de la structure de l'activité psychique qui a donné lieu à des théories dont la fécondité n'est pas contestable, et dont le filon est loin d'être épuisé<sup>17</sup>. »

Je n'ai aucune fascination culturelle ou clinique pour la folie, aucune complaisance pour la maladie, et je ne vois aucun intérêt à bâtir des théories sur un sol morbide. J'affirme une *santé*, la possibilité d'une santé, liée à une capacité de se mouvoir, désencombré, dans l'espace atopique, capacité qui ne peut venir que de l'acquisition d'une *autre* pensée, d'une *autre* manière d'être.

Or, cette « autre pensée », cette « autre manière d'être » se trouvent, dans un premier temps du moins, du côté de l'Orient<sup>18</sup>. Aucune défense ethnocentrique, culturalocentrique, aucune ironie facile et éculée quant à la « recherche du Nirvana », aucune résistance de ce genre ne change quoi que ce soit au fait que cette alternative existe, et qu'une pensée atopique (non-aristotélicienne, non-personnaliste) est possible, vivable, sans qu'il y ait catastrophe, enfin, pas plus qu'il ne faut pour changer de régime ontologique. Que ce changement de régime ontologique entraîne sa cohorte de caricatures ne change rien non plus à l'affaire. Il ne s'agit pas de singer une autre culture, il ne s'agit pas de s'affubler d'oripeaux exotiques, il s'agit de faire le passage d'un territoire ontologique à un autre, et de pouvoir se trouver, à l'aise, sur « l'autre rive ». Un travail. Un travail conceptuel et existentiel à la fois.

En 1968 a paru dans *Tel Quel* un article de Linnart Mäll intitulé « Une approche possible du Sunyavada ». Si je me réfère à cet article en particulier, c'est non seulement pour son intérêt intrinsèque, c'est parce qu'il a paru, justement, en plein multi-discours, un signe blanc, dirais-je, parmi tout le technicolor.

« Une telle approche », dit Mäll, « pose des difficultés considérables. Nous sommes confrontés à des problèmes méthodologiques complexes dont la solution semble dépendre, dans un premier temps et inévitablement, de l' " intuition ". En ce qui concerne la bouddhologie, il est nécessaire tout d'abord d'élaborer des concepts fondamentaux capables de décrire le bouddhisme conformément à la pensée orientale. »

Comme premier élément d'un nouveau langage, Mäll propose le terme de « lysilogie », entendant par là une voie, une pratique, un processus de libération — le passage d'*avidya*, pensée inadéquate, à *prajna*, sagesse.

Quant au terme *sunyavada* (littéralement : chemin du vide) lui-même, Mäll propose de le traduire par « zérologie », en précisant que « le zéro dans le bouddhisme ne dénote pas l'absence de quelque chose, ni la négation de quelque chose, mais la levée (et mieux encore, l'ignorance) de l'opposition entre un jugement affirmatif et un jugement négatif, entre + et —, ce qui signifie que ces relations sont considérées comme indéfinies », et il cite à l'appui un texte du Mahayana :

« " Être " — c'est la première opposition, " ne pas être " — c'est la deuxième opposition. Ce qui s'étend entre ces deux oppositions n'est pas susceptible d'examen, c'est indicible, irréprésentable, inaccessible et n'a pas de durée. C'est, ô

Kaysapa, la voie zéro qu'on appelle la vraie connaissance des phénomènes de l'être. »

Quand on commencera à s'occuper sérieusement (je veux dire héroïquement) d'un tel terrain ontologique, on ne se permettra plus de lancer en l'air des mots comme « Nirvana » en croyant savoir déjà (par oui-dire peut-être?) de quoi il s'agit, et on pourra commencer à évoluer *poétiquement*, de manière créatrice, dans ce nouveau territoire. Je veux dire qu'après la phase critique (du discours occidental) pourra venir la phase animatrice.

Elle vient par cette « ligne blanche » dont je m'efforce de tracer la trajectoire.

## 5. LA LIGNE BLANCHE

Il y a des « signes blancs » un peu partout. J'en ai donné de nombreux exemples dans l'essai *Approches du monde blanc*, et je pourrais en ajouter d'autres ici. En fait, on ne peut guère aujourd'hui parcourir un livre qui s'ouvre tant soit peu à une réflexion radicale sans tomber sur le mot<sup>19</sup>.

Mais est-ce toujours le même blanc?

« Tant de différences dans le blanc. », écrit Edmond Jabès<sup>20</sup>, « Blanc liquide, poudre blanche. Combien de degrés dans le blanc. Du blanc glacial des sommets au blanc chaud du feuillet gardé en réserve pour son nom. »

Dans « blanc chaud », on lit, de toute évidence, Blanchot.

L'« espace littéraire » de Blanchot est, à mon sens, une forme intermédiaire, d'ailleurs admirable en soi, mais terriblement *inanimée*, de l'espace atopique dont je parle, c'est l'espace atopique vu sous le signe de l'absence (du nom, de Dieu, de l'être) — et Mallarmé en est l'ange gardien. Or Mallarmé, pour moi, est un bouddhiste, mais un bouddhiste *figé*.

Dans l'« espace littéraire », écrire est devenu « question d'écrire, question qui porte l'écriture, qui porte la question, ne te permet plus le rapport à l'être — entendu d'abord comme tradition, ordre, certitude, vérité, toute forme d'enracinement — que tu as reçu un jour du passé du monde, domaine que tu étais appelé à gérer afin d'en fortifier ton “ Moi ”, bien que celui-ci fût comme fissuré, dès le jour où le ciel s'ouvrit sur son vide<sup>21</sup>. »

Pratiquement toute la littérature d'avant-garde aujourd'hui, du moins en France (il faut bien dire qu'il n'y en a pas tellement ailleurs) est le fait du « moi fissuré » dont parle Blanchot. Ce qui, scripturalement parlant, donne un formalisme schizoïde. Or il ne s'agit pas de déplorer ce formalisme schizoïde en évoquant les belles et pleines valeurs anciennes, pas plus qu'il ne s'agit de s'attacher à ce formalisme comme « la littérature d'aujourd'hui ». Il s'agit de comprendre (ce qui implique une vision autre que purement littéraire), et de faire en sorte (par quelque chose comme le travail « yogique » dont parle Daumal, ou l'entraînement ontologique dont j'ai parlé plus haut) qu'une *onde de croissance* puisse se lever, une onde de croissance qui transcende les problèmes du « moi fissuré » et de l'avant-garde et qui, au-delà du formalisme schizoïde, ouvre un espace non-formel.

Le poète « blanc » est le nomade de cet espace non-formel.

Kenneth White\*

## NOTES

1. K. W., *Approches du monde blanc*, Éditions du Nouveau Commerce, 1976.
  2. Bernard Noël, « Le grand jeu blanc de Kenneth White », *La Quinzaine Littéraire*, 16-28 février, 1977.
  3. K. W., *Les Limbes incandescents*, Denoël (coll. Les Lettres Nouvelles), 1977.
  4. Inutile, j'espère, de dire que je ne préconise pas, ici ou ailleurs, une attitude primaire d'anti-culture. Il ne s'agit pas, par exemple, de se « débarrasser » de la Victoire de Samothrace en lui préférant, disons, un clou.
  5. Au risque de passer pour un intellectuel, je voudrais dire un mot en faveur du concept. Il est vrai que l'art moderne se méfie du concept, et s'efforce de l'éviter, se voulant autre chose qu'illustration (affective, esthétique) du concept. Mais un art fort est lui-même créateur de concepts. Cf. Stéphane Lupasco, *Logique et Contradiction*, p. 170 : « Loin donc que l'art, comme on l'a dit, et Kant notamment, soit dénué de concept, il est l'activité conceptuelle par excellence. » Nous manquerait-il encore un art moderne fort ? Ou l'art moderne serait-il par définition faible ? Et serions-nous actuellement à la recherche d'un autre espace (au-delà de l'art moderne) ? Je réfère le lecteur à ce que j'ai dit sur l'« espace premier » dans l'essai *Poétique de l'ouverture (Po&sie I)*.
  6. Voir *Le Grand Jeu*, reproduction des textes parus dans les trois numéros publiés de la revue *Le Grand Jeu*, *L'Herne* N° 10, 1968.
  7. René Daumal, « Poésie noire et poésie blanche », in *Les Pouvoirs de la Parole*.
  8. René Daumal, « Pour approcher l'art poétique hindou », in *Bharata*. Cf. Georges Bataille, « Méthode de méditation », in *L'Expérience intérieure* : « En premier lieu, cette discipline est une méthode de méditation. Son enseignement est plus proche de celui des yoghis que de celui des professeurs » (p. 286). Cf. p. 256 : « Une méthode de méditation aurait en principe à reprendre les enseignements du yoga... Il serait heureux qu'existât quelque manuel dépouillant les pratiques des yoghis d'excroissances morales ou métaphysiques. Les méthodes, au surplus, pourraient être simplifiées. »
  9. Michel Deguy, « La P... ueuse », in *Po&sie I*.
  10. Cf. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 36 : « L'empirisme ne voit pas que nous avons besoin de savoir ce que nous cherchons, sans quoi nous ne le chercherions pas, et l'intellectualisme ne voit pas que nous avons besoin d'ignorer ce que nous cherchons, sans quoi de nouveau nous ne le chercherions pas. » En attendant de pouvoir nommer (mais mieux vaut voir le visage qu'entendre le nom) le champ qui se profile, peut-être, au-delà du champ phénoménal (il m'arrive, pour faire vite, de parler de « métaphysique ») disons que ce qui m'intéresse, actuellement, en matière de poésie, c'est-à-dire en matière de réalité, c'est le « phénomène blanc ».
  11. Kostas Axelos, *Contribution à la logique*, p. 117.
  12. Jean Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, p. 316.
  13. Voir la théorie de l'utopie avancée par Jean Servier (*Histoire de l'utopie*) selon laquelle elle serait « la réaction d'une classe sociale, la vision rassurante d'un avenir planifié, exprimant par les symboles classiques du rêve son désir profond de retrouver les structures rigides de la cité traditionnelle — la quiétude du sein maternel ». L'on voit en quoi une certaine poésie, une certaine prosodie, peut être considérée comme « utopique » en ce sens.
  14. Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, p. 337.
  15. Nietzsche fait l'éloge des apatrides dans le *Gai Savoir*.
  16. Karl Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, p. 216.
  17. André Green, « Le temps mort », in *Figures du Vide*, Nouvelle Revue de Psychanalyse, N° 11, printemps 1975.
  18. Pas exclusivement, bien entendu (on pense à Maître Eckhart) et les Celtes sont peut-être les « Orientaux » de l'Europe.
  19. Voir, par exemple, Ludovic Janvier, « Le lieu du retrait de la blancheur de l'écho », *Critique*, février 1967 ; Jacques Sojcher, « Vers le blanc », in *La démarche poétique* (10/18, 1976). Citons aussi au hasard de la mémoire la section « Blanc pur » du *Mono no Aware* de Jacques Roubaud ; *Décimale blanche* de Jean Daive ; le poème « Blanc » d'Octavio Paz in *Versant Est* ; *Blanc* de B. Lamarche-Vadel (Orange Export Limited, 1976) ; *Vomito blanco* d'Abdelkebir Khatibi (10/18, 1974).
  20. Edmond Jabès, « L'Inconditionnel », in *Le Nouveau Commerce* 27-28, 1974.
  21. Maurice Blanchot, *Le Pas au-delà*, p. 9.
- \* Kenneth White vient de publier *Hong Hong, Scènes d'un monde flottant* (Alfred Eibel, Éditeur, Lausanne) et *Terre de diamant* (ibid.).